

LA SOIRÉE DÉDIÉE À « HARATCH » Krikor Beledian et l'auto-censure

Le jeudi 22 octobre à 18h30, environ 80 personnes s'étaient déplacées pour assister à la conférence intitulée « 'Haratch' la voix arménienne de France », organisée par la BULAC de l'INALCO dont le département arménien s'est enrichi en 2009 grâce au don de la collection complète du journal « Haratch » par Mme Arpik Missakian.

Les conférenciers invités étaient Benjamin Guichard, le directeur scientifique du BULAC, Krikor Beledian (Institut National des Langues et Civilisations Orientales) et Arpi Totoyan, rédactrice de « Haratch » de 1984 à 2009.

En cette année 2015 du Centenaire du Génocide, l'INALCO a été à l'origine de quatre initiatives : les colloques « *Krikor Beledian et la littérature arménienne* » et « *L'innovation pédagogique et les défis de l'enseignement de l'arménien occidental au 21ème siècle* » en collaboration avec la Fondation « Calouste Gulbenkian », plus le concert de jazz intitulé « Sermer » (« Seuls ») du sextet « Claude Tchamitchian » et enfin cette dernière conférence « 'Haratch' la voix arménienne de France », dans le cycle des conférences « D'autres regards sur le monde ».

C'est Benjamin Guichard qui a ouvert la soirée. Dans son bref aperçu, il a évoqué le rôle important du journal « Haratch » dans le paysage de la presse arménienne en général et plus particulièrement dans la vie de la communauté arménienne de France.

Il a rappelé que durant les 80 années de son existence, de nombreux volumes en arménien occidental d'œuvres d'intellectuels arméniens ont vu le jour parmi ses éditions, restant ainsi fidèle à sa vocation. « Haratch » fut la tribune et la voix des rescapés du génocide. Le conférencier a souligné l'importance de la presse des communautés arméniennes, depuis « Azatrar », en ajoutant que la communauté arménienne de France avait sa presse dès le milieu du 19e siècle, dans laquelle on traitait des sujets littéraires et culturels, ainsi que d'informations internationales et purement arméniennes. De même que l'arménien était enseigné en France dès 1810. En 1925, le journal « Haratch » a été fondé, avec pour vocation de transmettre la Mémoire et la Langue arménienne aux futures générations.

Il a également évoqué l'activité de l'Association « Aram » de Marseille qui a entrepris ces dernières années la numérisation de la collection

de « Haratch », en collaborant avec BULAC. La Bibliothèque Nationale d'Arménie (Matenadaran) de même, en collaboration non seulement avec BULAC mais aussi avec de nombreuses bibliothèques arméniennes de part le monde, s'est mise à numériser des livres arméniens; un travail gigantesque et louable.

M. Guichard a également parlé des bibliothèques de France où sont conservées des collections de la presse arménienne.

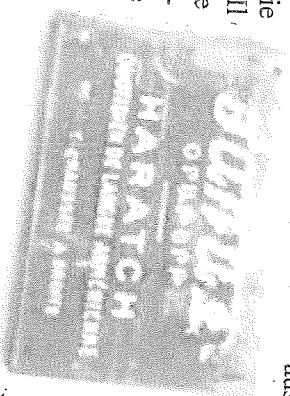
Le deuxième conférencier était l'écrivain, le spécialiste de littérature et le professeur d'arménologie Krikor Beledian. Il a tracé l'histoire de Chavarche Missakian, sa rencontre avec « Haratch » avant la renaissance de celui-ci à Paris. En effet, « Haratch » a été tout d'abord édité à Garine (Erzeroum), puis à Erevan, pendant la période de la Première République indépendante ... Et comme motivation de la fondation du journal, il a évoqué le principe fondamental de Chavarche Missakian, selon lequel c'est bien la presse qui fonde la communauté.

Ensuite, il a assez longuement parlé du sabotage de « Haratch » pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il a expliqué comment le censeur nommé par les forces de l'occupation nazie, M. Torossian, qui était professeur à l'INALCO et qui avait d'ailleurs été recommandé par « Haratch », en faisant de l'exercès de zèle, s'était avéré un censeur très sévère et c'est à cause de lui que Chavarche Missakian avait décidé de suspendre la parution du journal.

La deuxième période de la vie de « Haratch » démarre avec la mort du père-fondateur en 1957, quand Arpik Missakian accepte de diriger le journal sans qu'elle n'ait été préparée à reprendre la responsabilité de la rédaction, surtout du fait de son manque de maîtrise de l'arménien. Hrant Samvelian et un groupe d'intellectuels assurèrent alors la continuité rédactionnelle. Beledian a rappelé aussi l'exclusion d'Arpik du parti Dashnak, quand elle a refusé de céder le journal au parti. Ensuite, au fil du temps, c'était la création du supplément « *Art et Pensée* », le mouvement Karabagh, qui a été dès le premier jour soutenu par Mme Missakian ... et pas un mot sur l'arrêt final de sa parution.

Mlle Arpi Totoyan était la troisième conférencière du jour, considé-

rée comme le bras droit d'Arpik Missakian pendant la dernière période de la vie du journal, dont elle était la rédactrice. Elle a commencé son intervention en se rappelant du terme : « *la famille de Haratch* » que Mme Missakian utilisait pour désigner les collaborateurs du journal. À deux, elles le publièrent, et c'était une fierté, à la différence des journaux d'Arménie, dont l'un des responsables, leur aurait exprimé son étonnement, quand il a découvert que le quotidien n'était réalisé que grâce à elles, alors qu'elles employaient près de 80 personnes. Une époque de rêve, idéalisée. Et à mesure que l'idéalisation croissait, la tristesse et la douleur augmentaient tout autant, pour aboutir à l'expression finale « ... *et du ciel n'est tombé aucune pomme* » (une expression détournée qu'on lit à la fin des contes merveilleux arméniens). Totoyan elle aussi n'a pas évoqué la



lutte interne de la « famille » Haratch vers la fin de vie du journal, une période intéressante qui ne demande qu'à être analysée. Une occasion perdue qui pouvait être mise à profit pour traiter les questions touchant la presse arménienne, au lieu de les étouffer.

Pour quelles raisons le journal a cessé sa parution ? À cause de la paupérisation de la langue ? À cause du manque de jeunes lecteurs ? À cause des défis de la technologie moderne de l'information ? À cause de la rupture du contact avec le milieu d'affaires arménien ? Aucun de ces problèmes contemporains n'a été abordé et pourtant ces sujets étaient, pendant des longues années, au cœur des principales préoccupations de « Haratch » et des intellectuels regroupés autour de cette institution. De plus, il faut aussi rajouter à ces complications la relation filiale particulière que Madame Missakian entretenait avec son père et donc prendre en considération le caractère spécifique que cette relation apportait à l'ensemble des questions. Ce sont des sujets qui pourraient être facilement la cible de n'importe quel rédacteur en chef expérimenté.

En ce qui concerne l'intervention de Monsieur Beledian, elle a été instructive du point de vue de l'histoire du journal « Haratch », mais sa présentation manquait d'actualité dans la mesure où l'intéressé opérerait une censure concernant la dernière période de vie de « Haratch ». A l'exemple de Mlle Totoyan, il a eu les mêmes managements, mais en tant qu'intellectuel, en tant que personne suivant de près la vie littéraire arménienne et en tant qu'analyste, cette faille est inexplicable, tenant compte de son caractère et de sa for-

mation intellectuelle.

Pendant les dix dernières années de l'histoire de « Haratch », le principal souci de Madame Missakian, de ses collaborateurs, de ses lecteurs et en un mot, de l'ensemble de la communauté arménienne de France, était l'avenir du journal, autrement dit, que faire pour assurer sa pérennité.

Quand Madame Missakian a annoncé sa décision de cesser la parution de « Haratch », les médias arméniens ont analysé ce phénomène à plusieurs reprises. Ceci a donné lieu à un nouveau mouvement ; un mouvement baptisé « Nor Haratch » dont les principaux acteurs ont été Monsieur Beledian et Mlle Totoyan eux-mêmes. Monsieur Beledian était l'un des 11 intellectuels signataires de l'appel de création du journal « Nor Haratch » dont un éditorial à ce sujet a été signé par Arpik Missakian (voir « Haratch » du 16-17 mai 2009). Beledian a même participé avec Arpik Missakian à l'émission *Cartes sur Table* de Ayp FM animée par Vartan Kaprielian et qui concernait l'avenir du journal.

Le travail premier des médias est de traiter l'actualité, mais la formule de Chavarch Missakian est encore plus essentielle : « *la presse fonde la communauté* ».

Dans quelle mesure ce constat est valable dans la réalité de la communauté arménienne de France ? Oui, « Haratch » était la voix de cette communauté, comme nous le rappelle le titre de la conférence. Mais en ce cas, pour quelle raison le déclin de son histoire ne ferait plus partie de l'histoire de la communauté arménienne de France ? Quel est la peur qui se cache derrière cette censure ? Beaucoup de personnes qui ont assisté à cette soirée, avait en tête la question : « *pourquoi le mouvement de « Nor Haratch » n'a pas été abordé ?* ». Il est intéressant de constater qu'aucune question n'a été posée à ce sujet. Est-ce un manque d'audace ou le résultat de l'ignorance ? Ou bien s'agit-il de sujets abordés dans les coulisses, de blessures supprimées que personne n'a envie de toucher pour ne pas les faire saigner davantage.

Une chose est claire, c'est que ces sujets qui sont autant douloureux qu'épineux, nous ne pourrions leur trouver une solution en les cachant ou en les critiquant. C'est le devoir de la presse que de mettre ces sujets sur la table, à l'attention du public.

Cette soirée consacrée à « Haratch » a été une initiative importante, même si elle n'a pas abordé des sujets fondamentaux. En tout cas, mettre en valeur la presse arménienne en cette année du Centenaire souligne sa vitalité, dans le cadre de la préservation de la langue et de la réorganisation de la communauté arménienne.

LA SOIRÉE DÉDIÉE À "HARATCH" Krikor Beledian et l'auto-censure

Le jeudi 22 octobre à 18h30, environ 80 personnes s'étaient déplacées pour assister à la conférence intitulée « Haratch' la voix arménienne de France », organisée par la BULAC de l'INALCO dont le département arménien s'est enrichi en 2009 grâce au don de la collection complète du journal « Haratch » par Mme Arpik Missakian.

Les conférenciers invités étaient Benjamin Guichard, le directeur scientifique du BULAC, Krikor Beledian (Institut National des Langues et Civilisations Orientales) et Arpi Totoyan, rédactrice de « Haratch » de 1984 à 2009.

En cette année 2015 du Centenaire du Génocide, l'INALCO a été à l'origine de quatre initiatives : les colloques « Krikor Beledian et la littérature arménienne » et « L'innovation pédagogique et les défis de l'enseignement de l'arménien occidental au 21ème siècle » en collaboration avec la Fondation « Calouste Gulbenkian », plus le concert de jazz intitulé « Sermer » (« Seuls ») du sextet « Claude Tchamitchian » et enfin cette dernière conférence « Haratch' la voix arménienne de France », dans le cycle des conférences « D'autres regards sur le monde ».

C'est Benjamin Guichard qui a ouvert la soirée. Dans son bref aperçu, il a évoqué le rôle important du journal « Haratch » dans le paysage de la presse arménienne en général et plus particulièrement dans la vie de la communauté arménienne de France.

Il a rappelé que durant les 80 années de son existence, de nombreux volumes en arménien occidental d'œuvres d'intellectuels arméniens ont vu le jour parmi ses éditions, restant ainsi fidèle à sa vocation. « Haratch » fut la tribune et la voix des rescapés du génocide. Le conférencier a souligné l'importance de la presse des communautés arméniennes, depuis « Azatrar », en ajoutant que la communauté arménienne de France avait sa presse dès le milieu du 19e siècle, dans laquelle on traitait des sujets littéraires et culturels, ainsi que d'informations internationales et purement arméniennes. De même que l'arménien était enseigné en France dès 1810. En 1925, le journal « Haratch » a été fondé, avec pour vocation de transmettre la Mémoire et la Langue arménienne aux futures générations.

Il a également évoqué l'activité de l'Association « Aram » de Marseille qui a entrepris ces dernières années la numérisation de la collection

de « Haratch », en collaborant avec BULAC. La Bibliothèque Nationale d'Arménie (Matenadaran) de même, en collaboration non seulement avec BULAC mais aussi avec de nombreuses bibliothèques arméniennes de part le monde, s'est mise à numériser des livres arméniens; un travail gigantesque et louable.

M. Guichard a également parlé des bibliothèques de France où sont conservées des collections de la presse arménienne.

Le deuxième conférencier était l'écrivain, le spécialiste de littérature et le professeur d'arménologie Krikor Beledian. Il a tracé l'histoire de Chavarche Missakian, sa rencontre avec « Haratch » avant la rennaissance de celui-ci à Paris. En effet,

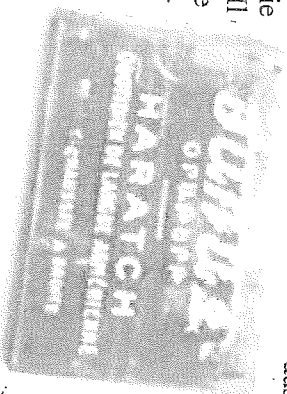
« Haratch » a été tout d'abord éditée à Garine (Erzeroum), puis à Erevan, pendant la période de la Première République indépendante... Et comme motivation de la fondation du journal, il a évoqué le principe fondamental de Chavarche Missakian, selon lequel c'est bien la presse qui fonde la communauté.

Ensuite, il a assez longuement parlé du sabotage de « Haratch » pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il a expliqué comment le censeur nommé par les forces de l'occupation nazie, M. Torossian, qui était professeur à l'INALCO et qui avait d'ailleurs été recommandé par « Haratch », en faisant de l'exercice de zèle, s'était avéré un censeur très sévère et c'est à cause de lui que Chavarche Missakian avait décidé de suspendre la parution du journal.

La deuxième période de la vie de « Haratch » démarre avec la mort du père-fondateur en 1957, quand Arpik Missakian accepte de diriger le journal sans qu'elle n'ait été préparée à reprendre la responsabilité de la rédaction, surtout du fait de son manque de maîtrise de l'arménien. Hrant Samvelian et un groupe d'intellectuels assurèrent alors la continuité rédactionnelle. Beledian a rappelé aussi l'exclusion d'Arpik du parti Dashnak, quand elle a refusé de céder le journal au parti. Ensuite, au fil du temps, c'était la création du supplément « *Art et Pensée* », le mouvement Karabagh, qui a été dès le premier jour soutenu par Mme Missakian... et pas un mot sur l'arrêt final de sa parution.

Mlle Arpi Totoyan était la troisième conférencière du jour, considé-

rée comme le bras droit d'Arpik Missakian pendant la dernière période de la vie du journal, dont elle était la rédactrice. Elle a commencé son intervention en se rappelant du terme : « *la famille de Haratch* » que Mme Missakian utilisait pour désigner les collaborateurs du journal. A deux, elles le publièrent, et c'était une fierté, à la différence des journaux d'Arménie, dont l'un des responsables leur aurait exprimé son étonnement, quand il a découvert que le quotidien n'était réalisé que grâce à elles, alors qu'elles employaient près de 80 personnes. Une époque de rêve, idéalisée. Et à mesure que l'idéalisation croissait, la tristesse et la douleur augmentaient tout autant, pour aboutir à l'expression finale «... *et du ciel n'est tombé aucune pomme* » (une expression détournée qu'on lit à la fin des contes merveilleux arméniens). Totoyan elle aussi n'a pas évoqué la



lutte interne de la « famille » Haratch vers la fin de vie du journal, une période intéressante qui ne demande qu'à être analysée. Une occasion perdue qui pouvait être mise à profit pour traiter les questions touchant la presse arménienne, au lieu de les étouffer.

Pour quelles raisons le journal a cessé sa parution ? A cause de la paupérisation de la langue ? A cause du manque de jeunes lecteurs ? A cause des défis de la technologie moderne de l'information ? A cause de la rupture du contact avec le milieu d'affaires arménien ? Aucun de ces problèmes contemporains n'a été abordé et pourtant ces sujets étaient, pendant des longues années, au cœur des principales préoccupations de « Haratch » et des intellectuels regroupés autour de cette institution. De plus, il faut aussi rajouter à ces complications la relation filiale particulière que Madame Missakian entretenait avec son père et donc prendre en considération le caractère spécifique que cette relation apporterait à l'ensemble des questions. Ce sont des sujets qui pourraient être facilement la cible de n'importe quel rédacteur en chef expérimenté.

En ce qui concerne l'intervention de Monsieur Beledian, elle a été instructive du point de vue de l'histoire du journal « Haratch », mais sa présentation manquait d'actualité dans la mesure où l'intéressé opérerait une censure concernant la dernière période de vie de « Haratch ». A l'exemple de Mlle Totoyan, il a eu les mêmes managements, mais en tant qu'intellectuel, en tant que personne suivant de près la vie littéraire arménienne et en tant qu'analyste, cette faille est inexplicable, tenant compte de son caractère et de sa for-

mation intellectuelle.

Pendant les dix dernières années de l'histoire de « Haratch », le principal souci de Madame Missakian, de ses collaborateurs, de ses lecteurs et en un mot, de l'ensemble de la communauté arménienne de France, était l'avenir du journal, autrement dit, que faire pour assurer sa pérennité.

Quand Madame Missakian a annoncé sa décision de cesser la parution de « Haratch », les médias arméniens ont analysé ce phénomène à plusieurs reprises. Ceci a donné lieu à un nouveau mouvement ; un mouvement baptisé « Nor Haratch » dont les principaux acteurs ont été Monsieur Beledian et Mlle Totoyan eux-mêmes. Monsieur Beledian était l'un des 11 intellectuels signataires de l'appel de création du journal « Nor Haratch » dont un éditorial à ce sujet a été signé par Arpik Missakian (voir « Haratch » du 16-17 mai 2009). Beledian a même participé avec Arpik Missakian à l'émission *Cartes sur Table* de Ayp FM animée par Vartan Kaprielian et qui concernait l'avenir du journal.

Le travail premier des médias est de traiter l'actualité, mais la formule de Chavarach Missakian est encore plus essentielle : « *la presse fonde la communauté* ».

Dans quelle mesure ce constat est valable dans la réalité de la communauté arménienne de France ? Oui, « Haratch » était la voix de cette communauté, comme nous le rappelle le titre de la conférence. Mais en ce cas, pour quelle raison le déclin de son histoire ne ferait plus partie de l'histoire de la communauté arménienne de France ? Quel est la peur qui se cache derrière cette censure ?

Beaucoup de personnes qui ont assisté à cette soirée, avait en tête la question : « *pourquoi le mouvement de « Nor Haratch » n'a pas été abordé ?* ». Il est intéressant de constater qu'aucune question n'a été posée à ce sujet. Est-ce un manque d'audace ou le résultat de l'ignorance ? Ou bien s'agit-il de sujets abordés dans les coulisses, de blessures supprimées que personne n'a envie de toucher pour ne pas les faire saigner davantage.

Une chose est claire, c'est que ces sujets qui sont autant douloureux qu'épineux, nous ne pourrions leur trouver une solution en les cachant ou en les critiquant. C'est le devoir de la presse que de mettre ces sujets sur la table, à l'attention du public.

Cette soirée consacrée à « Haratch » a été une initiative importante, même si elle n'a pas abordé des sujets fondamentaux. En tout cas, mettre en valeur la presse arménienne en cette année du Centenaire souligne sa vitalité, dans le cadre de la préservation de la langue et de la réorganisation de la communauté arménienne.